DOUZIEME ANNEE — N° 480. On s'abonne au Bureau du Journal : 17, RUE LAFAYETTE, A PARIS (10e Arr.) et dans les Bureaux de Poste SAMEDI 16 NOVEMBRE 1918

ABONNEMENTS
FRANCE. . . . Un an. 6 fr.
ETRANGER . . . — 8 fr.
LE NUMERO:
FRANCE. . . . . 10 centimes
ETRANGER . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal et par la poste
TÉLÉPHONE : AUTEUIL 17-09
ANNONCES
Agence Parisienne de Publicité
16, Rue Drouot, Paris
TÉL. : GUT. 55-38

LA FRANÇAISE

Journal de Progrès Féminin
PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Directrice - Fondatrice :
Jane MISME

ABONNEMENTS
FRANCE. . . . Un an. 6 fr.
ETRANGER. . . . — 8 fr.
Les Abonnements ne peuvent être souscrits pour moins d'un an. Ils partent du 1er de chaque mois
LE NUMERO :
FRANCE. . . . . 10 centimes
ETRANGER. . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal seulement et par poste

L'Esprit de liberté en Alsace-Lorraine

LE RÉVEIL

Nous préparions ce numéro lorsqu'un coup de canon secoua les vitres. Vite, courons ! Les coups se multiplient, les cloches sonnent, une sirène clame. C'est l'armistice !... On ne tuera plus... Nous avons continué à remuer des papiers qui célébraient la chère Alsace-Lorraine. A travers le travail pressant, nous murmurions, les yeux et la voix noyés, des actions de grâce... Les pauvres parents... les veuves... les orphelins, quels regrets et quelle consolation; et les autres, tous les autres dont cette heure sauve les aimés ; et tous ces hommes du champ de bataille devant qui la mort s'efface; et tous les petits des classes prochaines pour qui demain redevient la vie ! Le cauchemar est fini; on s'éveille; on s'éveille heureux que ce ne soit « pas vrai », mais tremblant encore et mal délivré de la longue oppression.

Puis, tout le long du jour, on nous apporte les échos de la rue délirante. C'est au-dessus des deuils, la patrie, toute la patrie reconquise et l'humanité libérée qui s'exhale. C'est l'hosannah à tous les ouvriers de la victoire, l'alleluia de la résurrection. C'est le départ enivré vers l'avenir plus beau. En nous s'élève impérieux le passionné vouloir que les efforts et les souffrances d'où ce triomphe sur le mal est venu soient féconds demain et à jamais.

Les femmes qui fermement ont attendu ce triomphe, qui, de toutes leurs forces y ont contribué, restent prêtes pour les tâches futures. Leur permettra-t-on d'y employer leur valeur entière et faudra-t-il que tous les Français, hommes et femmes, de la République glorieuse, n'en soient pas, tous, les citoyens? Fera-t-on cette offense à l'unité de la patrie reconstituée? Si les femmes de bonne volonté refusent d'y demeurer une « classe inférieure », c'est, il ne faut pas l'oublier, qu'elles ont besoin de leurs droits pour remplir tous leurs devoirs.

Jane Misme.

" La Française " à l'Alsace et à la Lorraine

Nous avons voulu que le premier hommage à l'esprit de liberté de nos provinces retrouvées soit rendu ici par deux de nos collaboratrices habituelles, l'une éminente ouvrière de la première heure, l'autre, amie ancienne déjà de notre journal. C'est, avec leurs paroles, toute « La Française » dévouée depuis plus de douze ans à la cause des femmes, dont l'estime et l'amitié vont à nos sœurs de là-bas, qui s'offre à elles et qui les appelle pour le travail commun contre le vieil esprit de domination dont la subordination des femmes reste l'un des derniers et le plus tenace vestige.

Madame Compain connaît et aime profondément l'Alsace ; quant à Madame Poirier, la Lorraine est la petite patrie qu'elle quitta pour se marier, mais sans se séparer d'elle à qui la retenait la famille demeurée à Metz. Ces articles étaient écrits avant la signature de l'armistice.

L'Esprit de liberté en Alsace

Alsace et liberté, ces deux mots semblent inséparables pour quiconque possède le privilège de connaître un peu les cœurs alsaciens : ces cœurs qui frémissent depuis un demi-siècle sous le joug plus oppressant.

Quel amour de la liberté n'est-il pas inscrit dans toute la tragique histoire de leur pays. Peuplé de Celtes et de Gaulois à l'origine, submergé à maintes reprises par les invasions germaines, uni à l'empire de Charlemagne, puis indépendant, puis rattaché à l'empire germanique, il se couvrit très vite de petites principautés très indépendantes de leurs lointains suzerains. Une nouvelle décade de villes libres germa sur son sol tandis que la grande Strasbourg s'éprit en république. La cruelle guerre de trente ans les ravages toutes et l'Alsace ne recouvra guère son unité et un peu de bien-être qu'après la conquête française du 17e siècle. Sans doute elle ne l'accepta point alors avec enthousiasme ; elle se soumit d'abord à la loi du vainqueur. Mais ce vainqueur, qui était un monarque absolu sut, chose étrange, respecter l'esprit particulariste de cette population riche et intelligente. On ne violenta ni dans sa langue, ni dans ses coutumes. Même on prit soin, et ce fut singulier encore, d'y établir un peu de justice sociale en protégeant les petits contre les grands si bien qu'un Alsacien, resté fidèle à l'empereur d'Autrichien, écrivait en 1710 : « Ce qu'il faut voir chez les tribunaux français, c'est que l'on n'y regarde aucunement à la situation sociale des plaideurs et qu'on y voit aussi souvent le sujet gagner son procès contre son seigneur, le pauvre contre le riche, le laïque contre un clerc, etc. »

Pourquoi hélas faut-il qu'au seul point de vue religieux l'Alsacien qui avait accueilli la réforme, connut aussi comme huguenot français la persécution du grand Roi !

Mais si la monarchie absolue avait su apprécier la France à l'Alsace, ce fut à l'époque de la Révolution que l'union d'amour eut vraiment lieu. Nulle part elle ne fut accueillie avec plus de joie qu'en ce pays où l'individu comptait déjà, qui avait au début du siècle donné asile aux révolutionnaires d'alors, Voltaire, à Rousseau « heureux de se retrouver enfin à Strasbourg, dit-il, parmi des hommes après avoir vécu si longtemps parmi des loups enragés ». L'enthousiasme du 4 Août gagne les députés alsaciens et l'un d'eux s'écrie : « Au moment où chaque province sacrifie ses privilèges, il y a peu de mérite pour nous à faire, car cela signifie que nous nous unissons plus étroitement aux Français dont le nom est le plus beau que l'on puisse porter. »

Quelques mois plus tard, de quel élan l'Alsace ne se soulève-t-elle pas pour repousser les envahisseurs. « Nous avons juré et nous jurons de verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour maintenir la constitution. Si la ville de Strasbourg n'a pas eu la gloire de donner l'exemple, la première aux villes du royaume, elle aura du moins celle d'être, par l'énergie du patriotisme de ses habitants, un des boulevards les plus forts de la liberté française. « Après cette proclamation, les drapeaux tricolores hissés sur la cathédrale et plantés sur le pont du Rhin annoncèrent aux ennemis (toujours les mêmes !) qu'ici commence le pays de la liberté. »

Oui la France et l'Alsace se sont unies par ce qu'il y a en chacune d'elles de plus haut et de plus noble : l'idéal de liberté, de justice et de fraternité. Qu'importe après cela qu'une partie de la population alsacienne ait longtemps parlé, parle encore un patois allemand ! C'est par le cœur que nous nous comprenons. Cet esprit particulariste, individualiste, auquel le Boche n'a jamais rien compris, est moins fort cependant chez l'Alsacien que l'amour de la patrie française ; il veut être Alsacien, mais il veut plus encore être Français ; et c'est bien l'une des gloires les plus pures de notre pays que d'avoir mérité l'amour de populations aussi peu dociles, aussi frondeuses même, aussi démocratiques d'esprit et de mœurs. Le lien qui unit l'Alsace à la France est un lien d'amour comme l'a chanté Bouchor. Ce lien-là comment la matraque boche aurait-elle pu le briser. Force invisible, il échappe au pouvoir de la brutalité. Les maîtres prussiens ont cru s'attacher les Alsaciens en leur apportant de la prospérité matérielle ; mais ils les ont traqués dans leurs sentiments les plus intimes et ils se sont fait haïr. Ceux qui demeuraient sur la terre natale étaient pleins d'une sourde révolte ; beaucoup n'ont pu endurer le silence. Combien j'en ai connu, qui ont quitté Strasbourg et Mulhouse et Colmar pour venir servir la France. Les trois fils de Rodolphe Reuss, l'historien de l'Alsace, ont donné leur vie sur nos champs de bataille... et d'autres encore !... Leur sacrifice, celui de leurs vieux parents, porte aujourd'hui leur fruit. L'Alsace est libérée pour toujours du joug odieux ; elle est Française !

Un mot encore : c'est à la France de liberté et de justice que l'Alsace s'est donnée. Un tel amour oblige. Restons dignes de ceux qui nous reviennent. Devant eux que nos luttes de partis s'effacent, que nos méthodes se démocratisent, que dans nos bureaux eux-mêmes souffle un air de liberté.

Nous comptons en l'Alsace pour nous aider à compléter notre œuvre de progrès démocratique. Le traité de paix ne nous rendra pas seulement une riche province, un pays de plaine et de montagne où il fait bon vivre, mais des hommes et des femmes qui ont une valeur morale élevée, une intelligence pénétrante, un esprit d'initiative et de liberté. La France, en les perdant, s'était appauvrie, elle retrouve en eux les forces vives pour l'ère de progrès que lui ouvre la victoire.

Béni soit le retour de l'Alsace à la France !

L. Compain.

L'Esprit de liberté en Lorraine

Comment parler de l'esprit de liberté en Alsace-Lorraine !... « La liberté de l'homme, dit Helvétius, consiste dans l'exercice libre de sa puissance. L'homme libre est l'homme qui n'est ni chargé de fers, ni détenu dans les prisons, ni intimidé comme l'esclave par la crainte des châtiments. »...

Mais si l'on entend par « esprit de liberté » le sentiment de révolte inspiré par la privation de liberté, nous trouverons des manifestations de ce sentiment dans les pays annexés, non pas bruyantes non pas ouvertes, mais discrètes et voilées, difficiles à apercevoir pour l'observateur de passage.

Les Lorrains n'ont pas comme les Polonais, par exemple, refusé d'apprendre la langue allemande qui leur a été imposée au détriment du français ; ils écoutent docilement les cours de l'instituteur, mais sitôt la classe finie, vous n'entendrez pas deux gosses lorrains jouant ensemble employer un seul mot d'allemand ; les filles l'oublient à peu près complètement ; les garçons le savent un peu mieux à cause des années de caserne au cœur de l'Allemagne, mais comme le doux et traînant accent lorrain déforme et massacre à plaisir les dures syllabes germaniques !

De cela même les ironiques Lorrains profitent pour bafouer leurs maîtres : n'est-elle pas typique cette anecdote qui, peu de temps avant la guerre fit le tour du pays messin : Un paysan sortant mécontent du tribunal, se retourne et contemplant les lettres d'or qui déparent le vieux Parlement français : « *Justiz Palast* : Justice *Pas là* ! Ils ont raison de l'écrire ! »

Une autre manière de manifester qu'ils se souviennent : les jours de fêtes patronales, la place du village est pavoisée aux couleurs de Lorraine (blanc et rouge) et du duché de Bade (bleu et blanc) : le vent que l'on ne peut accuser de faire de la politique se charge de les mêler selon le cœur des Lorrains ! ... Le matin de ce même jour il est d'usage que les musiciens, conduits par les jeunes gens organisateurs du bal aillent donner une aubade aux principaux habitants du village ; en échange de la pièce de monnaie qu'on leur remet, ils offrent « des jarretières ». Ce sont des pièces de rubans placées entre deux assiettes creuses et dont les bouts dépassent ; ordinairement la fille de la maison va les tirer et en coupe la quantité nécessaire pour faire un « flot » que toute la journée elle portera à son corsage. En 1913 encore ces rubans symbolisaient le drapeau français, le bleu étant remplacé par un vert juste assez vert pour que le gendarme ne puisse sévir, et toute la journée les villageois se promenaient, narquois, décorés des couleurs de France.

Elles prenaient toutes les formes les trois glorieuses couleurs et comme le malin « satré » des contes populaires elles narguaient le lourd gendarme casqué : elles resplendissaient impudemment sur le tapis des pelouses ; leur arc-en-ciel flottait un instant au-dessus du festin de noce quand le plus jeune des convives avait dérobé la jarretière de la mariée ; l'été, elles enveloppaient, comme d'un mouvant drapeau — bleuets, marguerites et coquelicots — les plus humbles tombes des morts français de 70, elles disaient à ces morts que l'âme française veillait, que le grand jour des réparations était proche, que bientôt la terre de leur dernier sommeil serait française à nouveau et pour toujours.

Louise Poirier.

Les Grands Alsaciens-Lorrains de Paris
parlent de leurs provinces

Nous avons demandé à quelques personnalités éminentes hautement qualifiées pour parler de l'Alsace-Lorraine de vouloir bien écrire spécialement pour ce numéro. Nous les remercions de tout cœur d'avoir répondu à notre désir avec tant d'élan.

Quand, au son des clairons, nos troupes entreront en Alsace, les acclamations de tout un peuple leur montreront que, pendant 47 ans, le souvenir de la France s'y est maintenu fidèle et vivant.

Cette constance est due en grande partie à l'inlassable ténacité des femmes alsaciennes, contre lesquelles venaient se briser les mesures vexatoires des oppresseurs.

Nos soldats devront s'incliner devant ces femmes, comme ayant incarné l'idée de la patrie perdue, aujourd'hui retrouvée.

Général de Berckheim.

L'esprit de liberté repose à Metz sur des fondements anciens et solides. Dès le commencement du XIIe siècle, Metz s'érigeant en ville libre impériale, adopte le régime républicain sous lequel elle a vécu quatre-cents ans. Placée entre la France et l'Allemagne elle dut prendre parti au XVIe siècle ; ce fut vers la France que tout naturellement elle se porta, mais sans rien abandonner cependant de ses franchises municipales qui subsistèrent jusqu'au milieu du siècle suivant. Ses institutions s'étant alors adaptées à celles du reste de la France, Metz a néanmoins conservé sous la monarchie l'empreinte de ses origines républicaines ; c'est ainsi que la plus grande illustration messine du règne de Louis XIV est un roturier, le maréchal Fabert.

La conquête prussienne de 1870 a broyé Metz ; elle a été suivie d'une invasion germanique qui s'étale dans ses murs et modifie sa physionomie. Mais le reflux qui remportera au delà du Rhin cette population adventice, rendra son essor à l'âme messine comprimée mais toujours éprise de grand air et de liberté.

M. Bompard.

Dans ces heures qui précèdent le dénouement d'où va sortir la libération de mon pays d'origine l'Alsace-Lorraine, mon esprit se reporte sans cesse au temps lointain de la séparation. On se figure que ces 48 années de déchirement, d'humiliation et malgré tout d'espérance, vont être rayées du cours des temps. Les images anciennes se dressent nettement: je revois les premiers jours de la guerre de 70. J'avais 9 ans quand, le 6 août, je vis la bataille de Reichshoffen du haut des montagnes voisines et à travers les millions d'éclatements entendus dans ces quatre années de guerre, je crois percevoir encore le bombardement de Strasbourg.

J'entendis raconter alors que les cigognes, (comment n'en as parler en rappelant l'Alsace), chassées de leurs nids avaient devancé leur départ annuel pour les climats plus chauds. Lorsqu'au printemps suivant elles revinrent, hélas ! quelque chose était changé : les gaies couleurs françaises ne flottaient plus au vent, le bleu de ciel était devenu noir, couleur de deuil et l'image d'un vilain oiseau s'y voyait, l'aigle allemand, aux plumes hérissées, à la langue pendante, aux serres aiguës.

Mais lorsqu'au printemps prochain les cigognes fidèles retourneront à leurs clochers et leurs cheminées pleines d'inquiétude pour leurs couvées, encore une fois quelque chose sera changé : le vilain oiseau aura disparu ! Les faucons, les éperviers de France l'ont vaincu, chassé, ses plumes se sont éparpillées dans la tempête et puis, oh ! miracle ! les oiseaux redoutables se sont doucement posés sur le sol, comme des colombes porteuses de rameaux d'oliviers, et les trois couleurs victorieuses flottent de nouveau dans les airs.

Et une immense clameur s'élève de toutes parts parce que la paix va régner sur le monde, car la jonction s'est faite, les années de deuil et de misérable servitude sont abolies.

Nous nous reverrons à Strasbourg.

Je vous convie, chers camarades, à inaugurer le monument que nous y élèverons à Rouget de l'Isle qui y chanta la *Marseillaise* pour la première fois dans la maison de mon aïeul.

Partez, partez bientôt porter à nos frères d'Alsace-Lorraine, la bonne nouvelle de leur délivrance, mais surtout portez leur cette chose faite de beauté, de charité, de sympathie que le maréchal Joffre a appelé :

« Le Baiser de la France ! »

Baron de Dietrich.

(Toast au 20e anniversaire de l'Aéro-Club).

L'esprit de liberté est inné chez tout Alsacien-Lorrain car il le tient de ses ancêtres.

Cet esprit avait sa source dans les nombreuses villes libres, dont notre petite patrie fut le siège, et d'où il rayonnait dans les campagnes environnantes.

C'est à cet esprit de liberté que l'Alsace-Lorraine est redevable de ses multiples initiatives en industrie, en agriculture, en éducation et en économie sociale.

C'est aussi de cet esprit que découle le respect scrupuleux des opinions de chacun, c'est-à-dire l'esprit de tolérance.

Il n'exclut pas la volonté tenace ni l'esprit de discipline qui, chez nos compatriotes, est volontaire et raisonné. Les nombreux officiers généraux et de tous grades que l'Alsace-Lorraine a fourni à nos armées en sont une preuve vivante.

Quand, dans nos chères provinces, l'esprit de liberté est entravé ou contraint, il devient frondeur. Témoins les Hansi et les Zislin, avec leurs nombreux disciples.

Cet esprit règne à des degrés variés et sous des modalités diverses dans toute l'Alsace-Lorraine.

Il a toujours porté ombrage aux autocrates. Son foyer le plus ardent est, sans contredit, la région Mulhousienne où aucun des potentats qui ont régné, depuis la moitié du siècle dernier jusqu'à ce jour, n'a osé le braver. Ni Napoléon III, ni les Guillaume ne se sont jamais avisés de paraître dans la grande cité industrielle et dans ses environs.

Avec la délivrance de notre doux pays, cet esprit de liberté arrivera de nouveau à son plein épanouissement. Il reprendra alors son activité créatrice et son rôle pondérateur, redeviendra source d'initiatives organisatrices et favorisera l'éclosion des originalités à quelqu'ordre qu'elles appartiennent, pour le grand bien de l'humanité.

A. Haller.

A travers les siècles l'instinct démocratique, le besoin de liberté fut un trait essentiel de l'Alsacien. Sans doute la vie communale des petites républiques du Moyen-Age le lui a-t-elle inoculé dans le sang. Les bourgeois des villes du Rhin n'estimaient pas leurs filles un mauvais parti pour l'empereur. Même la monarchie absolue ne changea pas tout à fait ces dispositions. La Grande Mademoiselle nous conte avec quelle aisance, dans le voyage de 1673, un bonhomme de bailli de Chatenois qui jadis avait été précepteur à Paris interpellait Louis XIV et lui demandait sans façon des nouvelles des uns et des autres.

C'est la Révolution française qui, satisfaisant l'idéal à la fois religieux, militaire et démocratique de l'Alsace, la fit française jusqu'aux moëlles. Dès les premiers jours, elle y fut acclamée. Une grande fête assembla à Strasbourg les gardes nationales de la région. Le Maire, Frédéric de Dietrich, les réunit sur la plate-forme de la cathédrale et y fit arborer les premiers drapeaux tricolores : « Ce spectacle, dit le procès-verbal officiel, apprit à l'Allemagne que l'Empire de la Liberté était fondé en France. »

La domination allemande a révolté l'instinct démocratique de l'Alsace autant que son patriotisme français. Ce sont toutes les forces spirituelles de l'Alsace, toutes ses forces morales, la substance même de son âme qui la font nôtre.

André Lichtenberger.

C'est le cri d'amour de Michelet vers l'Alsace qui s'élance sans cesse de mon cœur en ces journées de glorieuse réparation. « Petite France plus France que la France ! » disait le grand historien lyrique en parlant de l'Alsace, et nous sentons bien que, si sa passion, toujours multiple et mobile, s'attache là cette fois, s'il insiste, s'il répète « Le tourbillon de la vie nationale est au Nord » c'est qu'il songe aux soldats de l'An II, au chant héroïque de Rouget de Lisle, à la cocarde tricolore éclairant le large nœud de soie noire, à Jean-Baptiste Kléber, à Rapp, de Colmar, à la sublime fidélité de l'Alsace envers la Liberté, la Justice, le Droit, ces trois couleurs spirituelles du drapeau de la France.

Comtesse de Noailles.

En historien du passé de l'Alsace je pourrais parler longuement des femmes alsaciennes qui, depuis les jours de la grande Révolution, n'ont jamais marchandé, dans les heures de tourmente, leur enthousiasme généreux pour les principes de liberté, ni leurs sacrifices de tout genre à la patrie. Mais je préfère m'arrêter au passé le plus récent de l'Alsace-Lorraine, à ces quarante-sept dernières années qui ont mis en un relief si puissant les instincts d'indépendance patriotique et de liberté de sa population féminine.

Si dans les dures épreuves de cette longue période, tant de cœurs d'hommes, captifs derrière la frontière nouvelle, sont restés fidèles à la patrie perdue, c'est surtout aux femmes d'Alsace et de Lorraine que nous le devons. Ce sont elles qui, pendant ces interminables années d'attente, moins sollicitées sans doute par les embarras de la vie quotidienne, mais plus naïvement confiantes dans le triomphe final du droit, plus croyantes aux miracles patriotiques de l'avenir, ont opposé, dans leur faiblesse apparente, une invincible barrière aux *germanisateurs* de la Terre d'Empire. Elles ont conservé l'immuable attachement au cher passé ; le long martyre de l'Alsace-Lorraine a touché leur imagination et trempé leur courage. Une sainte colère, mélangée de mépris, les a maintenues debout contre ceux qui arrachaient aux mères leurs enfants et qui empêchaient les fils de venir pleurer au lit de mort de leurs mères. Gardiennes vigilantes du sanctuaire où se dressait l'autel de la Patrie, elles ont pieusement veillé à ce que nulle puissance ennemie ne violât ce sanctuaire domestique.

Ce sont elles surtout qui ont nourri dans le cœur de leurs enfants le souvenir ému de la France, « de l'aïeule absente du foyer ». C'est par elles qu'ils ont connu, sur la terre natale occupée par l'étranger, la nostalgie d'un état de choses meilleur qu'ils n'avaient pourtant pas connu par eux-mêmes ; c'est grâce à elles, que tant de milliers de jeunes gens viennent de franchir la frontière depuis quatre ans, au prix de mille dangers, pour vaincre ou mourir sous le drapeau tricolore.

C'est aussi, grâce à elles, conservatrices des élégances et du goût français, que l'Alsace ne s'est pas déshabituée, pendant cette séparation si longue, des mœurs et de la culture françaises. C'est grâce à elles encore, que dans la bourgeoisie des grandes et des petites villes, et malgré les règlements scolaires les plus oppressifs, le français a pu rester le langage préféré, la langue *supérieure*, aux yeux même de ceux qui ne le parlaient pas. Et—chose plus belle et plus digne d'éloges ! — c'est grâce au patriotisme d'une foule d'institutrices improvisées : femmes mariées, vieilles demoiselles et jeunes filles, grâce à leur dévouement, ingénieux autant qu'opiniâtre, que des milliers de filles du peuple, dans les grandes villes, tout au moins, ont pu apprendre la langue de leur ancienne patrie et pour rentrer bientôt en contact intellectuel avec leurs compatriotes de demain. Ayant assisté de très près, pendant un quart de siècle, à ce duel quotidien entre la femme alsacienne et l'Etat germain, je puis en rendre témoignage. Cette lutte âpre et sourde a fait couler bien des larmes ; elle a vu bien des défaites partielles, mais, en définitive, un sourire de triomphe peut éclore sur les lèvres de la femme, car elle sera victorieuse demain. Et j'ajouterai en terminant cette déposition d'un témoin de bonne foi, que c'est le spectacle des épreuves courageusement supportées pendant de longues années par tant de modestes et obscurs défenseurs de la cause française en Alsace qui a fait de moi ce qu'on appelle, je crois, un « féministe ». Je ne puis m'empêcher de croire et de dire que quand on a déployé tant d'énergie, tant d'intelligence, tant de bonté pour la défense d'une si belle cause, on a certes le droit de *parler* et de *voter* en *citoyenne*, tout en restant femme, pour le plus grand bonheur de tous.

Rod. Reuss.

Nulle part l'esprit de liberté ne fut jamais plus en honneur que sur la terre d'Alsace.

Personne, même l'oppresseur le plus violent, le plus cruel, le plus odieux, n'a jamais assujetti l'âme alsacienne.

Et la raison en est que, dans aucune province, la personnalité morale, la vie intérieure et le sentiment de la responsabilité en face de la conscience n'ont été plus développés.

Aussi l'Alsace est-elle essentiellement le pays des convictions fortes et sincères. On y parle peu, mais on y agit consciencieusement, avec suite et avec énergie. Les professions de foi n'y sont point criées par dessus les toits avec de grands gestes, mais elles y sont vécues, ce qui constitue la seule preuve réelle et valable de leur sincérité.

La vie intérieure intense ne se conçoit pas sans libre examen ; la terre alsacienne constituait donc tout naturellement un lieu d'élection pour la floraison de la Réforme. Aussi, dès qu'elle apparut, l'aristocratie intellectuelle et aussi l'élite industrielle s'empressèrent-elles d'y adhérer.

Le beau Cortège

Manifestation du 17 Novembre se déroulant de l'Arc de Triomphe au Carrousel, organisée par l'Union des Grandes Associations françaises en l'honneur de l'Alsace-Lorraine.

Arc sublime ! Splendide autel élevé à toutes nos gloires, incrusté du nom de tous nos héros, sens tressaillir à ton flanc la *Marseillaise* immortelle! Regarde, Paris, tout Paris va passer pour fêter la victoire !

Voici les soldats, ceux d'aujourd'hui, les poilus ! Voici les enfants, ceux qui vivront heureux, et ne connaîtront plus la guerre. Voici les femmes, fortes et fières même de leurs deuils. Leurs voiles sont des trophées. Elles ont fait à la Patrie l'offrande de leurs fils.

Voici les Alsaciens et les Lorrains, voici ceux qui pendant près d'un demi-siècle ont souffert, ont lutté, ont pleuré! Voici les vieux drapeaux couronnés des aigles impériales, cachés pendant des années dans l'ombre et le mystère et qui aujourd'hui claquent au vent, au vent de la paix fraîche et joyeuse !

Voici les maires d'Alsace qui ont fait leur devoir sous la mitraille, comme des soldats ! Voici les petits qui ont grandi au bruit du canon ! Regarde, comme leur œil est clair, comme ils ont vite oublié, sous ton ombre sacrée, les tristes jours enfuis !

Voici, groupés autour de leur étendard, les fils d'Alsace et de Lorraine qui depuis bientôt quatre ans, échappés, au péril de leur vie, à l'humiliation du casque à pointe, sont venus se battre à nos côtés, comme des lions ! Voici les vétérans, les soldats de l'année terrible, ceux de Gravelotte, de Woerth et de Reischoffen ! Tu les vois trembler de joie. Cette heure ils n'ont cessé de l'attendre ! Et ils n'ont jamais désespéré !

Voici les vivants ! Mais voici aussi les morts ! Oui, la grande âme des morts plane sur toute cette foule ! Voici tous les héros, tombés au champ d'honneur ! Voici Fiegenschuh, Ihler, Braun ! Voici ceux de la grande épopée ! Voici Kellermann, et voici Kléber ! Voici Lasalle et voici Drouot ! Debout, les morts !

L'Alsace et la Lorraine sont ressuscitées !

L. Armbruster.

Les ministres de la monarchie française, ne tardèrent pas à se rendre compte de la solidité de ces caractères qui empruntent quelque peu de la résistance du granit de ces très vieilles montagnes que sont les Vosges. Ils comprirent la nécessité d'apporter un tact tout particulier dans leurs rapports avec les populations qu'elles couvrent de leur ombre. Pour ce motif les persécutions furent souvent épargnées aux Alsaciens et ne leur furent en tous cas infligées qu'avec plus de ménagements. En outre, les villes restées libres comme Mulhouse qui ne se donna à la France qu'après la Révolution, offrirent toujours un refuge aux indépendances intransigeantes.

Que de combats furent livrés sur cette terre si riche prédestinée aux rencontres des peuples ennemis ! par combien de batailles elle fut ensanglantée !

De ces rencontres naquirent des dominations différentes ; aucune d'elles ne réussit à modifier l'âme alsacienne. Quelquefois l'Alsace assimila un certain nombre de ses ennemis ; jamais aucun d'eux ne put assimiler l'Alsace. La France seule exerça sur elle une réelle influence, une véritable attraction, et ce fut parce qu'elle s'adressa à son cœur.

Un idéal commun, beaucoup plus que des intérêts matériels similaires, a constitué le ciment de cette union.

Quelques fois les idées généreuses germèrent d'abord en France ; souvent ce fut en Alsace. Le culte de la fraternité, par exemple, leur a été commun ; mais il trouva, en Alsace, des réalisations pratiques plus tôt qu'en France. De tout temps on fut humain sur cette terre généreuse et nulle part le bien-être des travailleurs ne fut, de la part des patrons, l'objet d'une plus vive sollicitude.

Dès 1830, dans un document officiel, les chefs d'industrie de Mulhouse se défendaient contre les reproches d'insalubrité adressés aux industriels qui emploient une grande quantité d'ouvriers réunis dans un même local, alléguant avec raison « les améliorations matérielles et les institutions philanthropiques qui faisaient l'honneur de l'industrie mulhousienne ; la vérité est que tout ce que l'Allemagne a mis dans ses fameuses lois sociales, et que nous avons de notre côté édifié, avait été créé en Alsace, par l'initiative privée, 70 ans auparavant.

Partout, le travail, considéré comme une dignité, et l'économie étaient en honneur. Mulhouse, est-il dit dans un compte-rendu du Préfet de l'an IX, était *« l'image d'une ruche d'abeilles où nul frelon n'était admis. »*

Le culte de la liberté ne fut pas moins répandu en Alsace que celui du travail et celui de la fraternité. Les franchises municipales existaient dans ce pays comme en Belgique, et l'on forçait les dominateurs du pays, que ce soient les Bernois ou l'Empire, à les respecter.

Naturellement imbu des principes du libre examen, l'Alsacien ne se soumet qu'aux disciplines acceptées par sa conscience ; peut-être est-ce ce qui lui a valu quelques fois la réputation d'avoir mauvais caractère. Il n'entend prendre place dans aucun clan régi par une consigne *acceptée et obéie sans examen;* c'est seulement dans une foi libre et sincère qu'il peut puiser ses motifs d'action.

L'homme véritablement sincère attache un prix inestimable à la liberté d'affirmer et de vivre ses convictions ; et cette liberté, il sent qu'elle ne peut être moralement et matériellement garantie que par une liberté égale conférée à son voisin.

L'Alsace est un des rares pays où, avant la guerre, les cultes protestant et catholique étaient pratiqués en certaines communes dans le même édifice religieux à des heures différentes sur lesquelles on se mettait aisément d'accord.

De cette inclinaison à croire à la sincérité de ses semblables résulte une particularité du caractère alsacien, toujours enclin à étudier tous les progrès qui surgissent, même lorsqu'ils ont un caractère apparent d'incertitude. Il ne rejette rien sans sérieux examen ; mais, faisant tout passer au crible serré de son bon sens et de son jugement, il ne retient que ce qui est pratique et peut-être profitable.

Grâce à de semblables qualités, la mise en valeur des riches terres d'Alsace devait s'opérer rapidement ; tant de germes devaient aboutir à une floraison magnifique. La Révolution n'eut qu'à achever de démocratiser une société dont les tendances étaient depuis longtemps démocratiques. L'Alsace marcha, tant qu'elle fut française, à la tête du progrès moral et industriel. Et c'est ce pays que les Allemands ont prétendu soumettre à l'esclavage.

Ils s'y sont usés sans succès.

Lors de l'annexion, un quart de la population, les larmes dans les yeux et la rage dans le cœur, préféra quitter le pays natal. L'Alsace se sentit submergée au milieu de vautours prêts à la dévorer. Son loyalisme envers la France n'en resta que plus absolu, aussi inébranlable que son mépris et sa haine pour le Kaisérisme allemand.

L'heure du retour à la Patrie a sonné, c'est à nous que vont profiter maintenant les éminentes qualités de nos compatriotes ; nos deux chères provinces vont de nouveau former un des plus beaux joyaux de la Patrie Française.

Leur retour va contribuer à rétablir l'équilibre politique de notre pays que leur absence avait rompu à notre détriment.

Georges Risler.

Petit-fils d'un des derniers bourgeois de la petite République de Mulhouse, qui après une existence de plusieurs siècles d'indépendance et de liberté, s'est donnée à la France, je comprends mieux que personne ce que mes compatriotes d'Alsace ont enduré pendant un demi-siècle d'oppression, et leur allégresse à l'heure de la délivrance.

Maintenant qu'on sait ce qu'est le joug allemand, il ne faudra jamais oublier ce que les Alsciens ont souffert.

Jules Siegfried.

Quand je pense à nos provinces arrachées à la France, que de fois une image se dresse devant moi, celle de Gambetta les yeux fixés sur un tableau représentant une Alsacienne en deuil, le regard tourné vers la frontière, avec une expression faite d'angoisse et d'espérance.

Notre grand tribun, à ce moment, s'écria d'une voix vibrante que j'entends encore : « Ah ! il y a longtemps que j'aurais quitté la politique et ses désillusions si je n'avais toujours devant les yeux ces deux illustres captives, l'Alsace et la Lorraine. »

Les captives sont délivrées. Que n'est-il là, notre grand patriote, pour franchir avec nous la frontière, les bras chargés de drapeaux et de fleurs.

Julie Siegfried,
Présidente du « Comité d'Assistance en Alsace-Lorraine ».

Comme vous avez bien fait,, Madame la Directrice, de vouloir faire ressortir *l'esprit de liberté* de l'Alsace-Lorraine ! C'est avoir réellement compris les aspirations particulières, intimes et profondes des chères provinces revenues à leur vieille mère France.

Je parlerai surtout de l'Alsace puisque c'est elle que je connais bien, mais après avoir vécu 30 ans dans ce cher petit pays d'un charme si prenant et si durable, aux allures souvent un peu rudes, mais foncièrement droites et honnêtes, je demeure convaincue que l'indépendance, le besoin absolu de liberté reste la marque caractéristique de l'Alsace et des Alsaciens, des gens cultivés et inteligents aussi bien que de ceux qui le sont moins.

Les Allemands ne l'ont pas compris, ils n'ont pas voulu le comprendre et c'est l'erreur psychologique la plus grave qu'ils aient commise, (ils en ont commis tant d'autres !) dans leurs rapports avec les Alsaciens.

Ils ont dit : « Obéis-moi » — et l'Alsace s'est cabrée. Ils ont dit : « Je t'ordonne de m'aimer » — et l'Alsace les a détestés. Elle donne son cœur à qui elle veut mais jamais à celui qui la prend de force, comme la vierge farouche qui sait se donner passionnément mais qui se refuse à la contrainte et l'Alsace s'était donnée ardemment à la France parce que rien ne l'y forçait que ses aspirations naturelles, ses goûts et son cœur.

On peut conduire l'Alsace avec un fil de soie, mais à la condition *qu'on ait su attacher ce fil à son cœur.* On trouve au contraire devant soi l'entêtement le plus obstiné, l'opposition la plus tenace, la plus persistante et la plus frondeuse si on froisse l'esprit de liberté qui fait le fond de la nature alsacienne dans son acception la plus noble mais aussi la plus farouche si au lieu du fil de soie on laisse paraitre une chaine grossière.

Les Allemands ont rarement cherché à dissimuler la chaîne, ils l'ont généralement mise en avant, avec ostentation et ils l'ont rendue odieuse, mais malgré la joie et le bonheur intense avec lesquels nos provinces perdues nous reviendront, certaines difficultés se présenteront à notre administration française lors des nouvelles réorganisations, et pour la bonne marche des choses il serait dangereux d'ne ignorer l'importance. Tout n'était pas nécessairement mauvais dans l'organisation subie par l'Alsace pendant 47 ans et il y aura lieu d'agir avec une grande délicatesse et beaucoup de tact dans les réorganisations nouvelles et surtout de consulter les Alsaciens compétents sur leurs propres désirs et sur les meilleurs moyens d'action dans le pays. Si on veut que le retour à la France soit comme il doit l'être une joie sans mélange, il faut veiller à ne pas froisser ce besoin intense et irréductible, et cet *esprit de liberté* qui fait le fond même de l'âme alsacienne.

Marguerite de Witt-Schlumberger.
Présidente de l'Association pour l'aide fraternelle aux réfugiés et évacués Alsaciens-Lorrains.

Ces lignes nous avaient été envoyées par leur éminent auteur avant la signature de l'armistice. La fameuse question du plébiscite se trouve aujourd'hui résolue de fait. Il n'est pas inutile cependant, croyons-nous, de donner cette réponse à ceux qui le soutenaient ailleurs qu'en Allemagne, avec plus ou moins de bonne foi.

L'Alsace et la Lorraine, séparées par une conquête brutale de la France, dont depuis deux siècles elles avaient partagé les destins et les gloires, vont retrouver leur mère.

Une joie immense remplit nos cœurs, attristés par tant de deuils, d'épreuves et de souffrances. Mais ces souffrances mêmes nous donnent le droit d'être entendus, lorsque nous dénonçons le sophisme, inspiré de Berlin, qui voudrait faire dépendre d'un plébiscite le retour de nos frères à la Patrie, objet de leur fervent amour.

Le traité de Francfort n'existe plus ; il a été déchiré, comme un chiffon de papier sans valeur, par l'Empire de proie qui l'avait imposé à notre faiblesse désarmée.

En droit dès aujourd'hui, en fait demain, les Alsaciens-Lorrains sont redevenus français ; de cœur ils n'avaient jamais cessé de l'être. Et la raison se refuse à comprendre pourquoi une consultation populaire nouvelle serait nécessaire pour leur rendre la nationalité qu'ils gardaient dans le secret inviolé de leurs consciences, comme ils conservaient, avec une fidélité jalouse, le vieux drapeau tricolore, enfoui au coin le plus retiré de leurs demeures.

Cette nationalité, les représentants élus de nos trois départements martyrs, à l'Assemblée nationale de Bordeaux comme au Reichstag de Berlin, l'avaient, en toutes circonstances, revendiquée, au nom du droit que les peuples ont de disposer d'eux-mêmes.

Le voilà, le plébiscite, le plébiscite renouvelé, le plébiscite exempt de fraude et de contrainte, par lequel l'immense majorité des Alsaciens-Lorrains ont tant de fois crié, jusque sous la botte de l'oppresseur, leur irréductible volonté de retrouver leur place au foyer de la patrie mutilée.

Demander aux survivants ou aux descendants des victimes de l'annexion de confirmer cette volonté, au jour de l'éblouissante victoire qui fait tomber leurs chaînes, ce serait infliger aux morts le plus cruel des désaveux ; ce serait souffleter le droit éternel d'un insupportable outrage.

André Weiss,
Membre de l'Institut, Professeur de Droit international à l'Université de Paris.

LES PROTESTATAIRES

La place nous manque pour publier comme nous l'aurions voulu d'abondantes preuves de l'esprit de liberté qui, dans le passé historique, depuis 1870 et depuis 1914 n'a cessé d'animer les Alsaciens-Lorrains. Nous sommes forcés de nous tenir à un choix restreint. Mais, par bonheur, le sujet reste d'actualité. Et il nous sera permis en de prochains numéros de continuer à faire plus intimement connaître nos frères et nos sœurs français si longtemps opprimés.

En face de ces nouvelles violences qui ne sont qu'une continuation de celles dont nous avons été les victimes, il y a vingt-six ans, et qui nous inculquent sans cesse à nouveau le sentiment que nos aspirations idéales ne trouvent dans l'Empire allemand ni la liberté, ni le respect qui leur sont dus, personne ne s'étonnera que, fiers et réservés, nous nous isolions entre nous, et que, pour fuir l'oppression du présent, nous nous réfugiions dans le souvenir des jours heureux du passé et dans l'espoir d'un avenir meilleur, et que nous vous disions :

« Vous, les tyrans de l'administration allemande, vous n'avez d'intérêt que pour le territoire ; vous ne vous souciez pas de nos aspirations idéales. Nous ne pouvons pas et ne voulons pas vous en empêcher, mais alors il faut que vous compreniez bien que le peuple d'Alsace-Lorraine ne tourne pas vers vous ses sentiments et ses espoirs, ses aspirations idéales, en un mot, son cœur, mais qu'il le garde pour lui. Cela signifie : pour vous, les tyrans de l'Alsace-Lorraine, comme pour nous, les choses en restent là où elles étaient il y a vingt-six ans .En face du monde entier, la déclaration collective de notre peuple, protestant contre l'annexion faite en violation de notre volonté, conserve sa valeur pleine et entière ; elle ne pourrait être effacée des annales de notre histoire que par une rétractation ayant la même autorité ou par la germanisation complète et indiscutable du peuple d'Alsace-Lorraine. »

Telles sont aujourd'hui nos positions réciproques en Alsace-Lorraine ; nous continuerons sur nos positions à supporter avec patience l'injustice qui nous est faite, et attendrons avec calme la suite des évènements en maintenant la dignité de notre peuple en face de faits historiques qui ont été accomplis sans notre consentement. Mais, malgré la violence qui nous opprime, jamais nous ne renoncerons à revendiquer les droits et les libertés qui nous ont été ravis. Nous avons la confiance indestructible que nous aussi nous verrons poindre le jour où la force et le droit s'uniront pour donner satisfaction à nos légitimes espéances.

(Protestation de Jacques Press, député de Colmar. Extraite d'un discours prononcé au Reichstag le 7 mai 1897.

⁂

Mlle Wust, dont Mme Compain nous dit à une autre place de ce journal le beau rôle de dévouement et de fidélité à la cause de la France, a raconté cette anecdote où elle montre qu'elle a de qui tenir.

Mon père était un homme profondément pacifique. Professeur de mathématiques au Gymnase de Strasbourg, au moment de l'annexion, il refusa d'accepter une chaire à l'Université allemande. Il demeura au Gymnase pour y continuer le plus longtemps possible son enseignement en Français.

Il était naturellement silencieux et se tenait très à l'écart de ses jeunes collègues allemands. Il ne leur parlait pas dans la cour du Gymnase, où les professeurs surveillaient eux-mêmes les récréations. Or, un jour, mon père entendit un jeune professeur se vanter d'avoir éconduit une mère qui était venue se plaindre qu'il eût battu son fils et lui eût déchiré l'oreille. Mon père s'avança vers lui et lui dit d'une voix terrible : « Battre nos élèves ! Voilà des mœurs que nous ne vous permettrons jamais d'introduire ici. Nous ne voulons pas retourner en plein Moyen-Age... » Et il parla avec une telle autorité que tout le groupe des jeunes professeurs allemands se dispersa sans oer lui répondre.

⁂

Les Allemands annoncent que parmi les Alsaciens-Lorrains il y a plus de 30000 déserteurs. Notons religieusement ce chiffre, lequel, à vrai dire, est bien au-dessous de la réalité.

La population civile n'est pas moins héroïque. On comptera les personnes de marque qui n'auront pas été en prison. «La prison, disent les femmes d'Alsace-Lorraine, c'est l'hôtel de France. » Les nouveaux condamnés reçoivent un numéro et attendent dans la cour qu'un prisonnier soit libéré pour le remplacer.

Voici d'ailleurs quelques exemples des condamnations prononcées par les tribunaux allemands :

Schiltigheim: a chanté *La Marseillaise* à Strasbourg, devant les fenêtres du général commandant la place : 8 mois de prison.

Geismann, 70 ans : a salué un groupe de prisonniers français : 1 mois et demi.

Busch, menuisier : a dit qu'il sacrifierait un cochon pour fêter l'entrée des Français en Alsace : 8 mois.

Femme Dontenville : a dit que tous les Boches devraient crever : 1 mois.

Femme Filbert : a prétendu que la France serait victorieuse : 2 mois.

Femme Fichter : a déclaré que si les Boches étaient vainqueurs, leur cou se montera tellement de fierté qu'ils pourront regarder dans les chéneaux des toits : 6 mois.

Ingold (Jean), 15 ans: a peint des drapeaux français et crié « Vive la France! »: 1 mois.

Fillettes Gros et Broly : ont répondu par un geste de la main à des prisonniers français qui leur envoyaient des baisers : 1 mois.

⁂

Les femmes de Metz touchent par une délicatesse, une douceur infinie plutôt que par la beauté. Leur image quand elles parcourent les rues étroites pareilles aux corridors d'une maison de famille, s'harmonise au sentiment que communique toute cette Lorraine opprimée et fidèle. Quelque chose d'écrasé mais qui éveille la tendresse ; pas de révoltées, pas d'esclaves frémissantes sous le maitres, mais l'attente quand même, le regard et le cœur tout entier vers la France.

(Maurice Barrès, Alsace-Lorraine).

Deux petites filles, les petites Gross et Broly ont fait un geste de bienvenue à des prisonniers français.

Les Allemands les ont condamnées à un mois de prison.

(Clichés de l'Union Amicale d'Alsace-Lorraine.)

Le Bavarois. — Encore 3.000 prisonniers!
Le Petit Alsacien. — 3.000 poux, oui!
Le Bavarois. — Vas-tu te taire, je vais te faire arrêter.
Le Petit Alsacien. — Alors cela fera 4.000 prisonniers.

(Cliché de l'Union Amicale d'Alsace-Lorraine.)

Une de nos abonnées qui a passé son enfance à Mulhouse et à Belfort peu de temps après la guerre de 1870, nous conte, dans une lettre familière, ces quelques souvenirs vécus :

Il y avait à notre pension des filles d'un instituteur qui venaient apprendre le français à Belfort pour l'enseigner ensuite. Leurs frères ont passé la frontière pour s'engager dans la Légion étrangère. J'étais là quand arriva le télégramme du dernier frère : ma compagne tomba la tête dans ses mains sur la table, en s'écriant : « Il est passé! » Nous ne savions pas l'angoisse qu'elle avait eue cette nuit-là.

Leur père enseignait le français en cachette et quand les autorités boches étaient signalées, — il y avait toujours une bonne âme qui guettait — on reprenait vite la classe en allemand.

J'ai vu le peloton d'occupation allemand paradant au pas de l'oie devant le temple, à Mulhouse : et les Mulhousiens passant sans lever le nez et sans avoir l'air de les voir. (Cette scène a été reproduite par Hansi très exactement.)

Nous avions aussi à la pension quelques petites Badoises. Elles restaient entre elles; les Françaises, par pitié, cherchaient à leur parler; les Alsaciennes les appelaient les Schwobes et les mettaient en quarantaine.

A ce moment, il n'y avait pas l'ombre d'un doute que l'Alsace allait revenir à la France : on s'y préparait. Ce fut un grand beau coup, lorsque les bobinages des Dollfus vinrent s'établir à Belfort : les ouvrières passant la frontière en catimini avec tout le matériel. La filature resta à Mulhouse pour se conserver à la France.

Une jeune fille d'une quinzaine d'années, appartenant à une des familles les plus importantes de Mulhouse, avait fait un geste irrévérencieux au passage d'un feldwebel quelconque, qui l'avait lorgnée avec un sourire ambigu. Accusée, elle dut comparaître devant la justice. Personne ne dit mot; mais le jour de l'audience, le « Tout-Mulhouse » féminin arrivait à la séance en costume alsacien : jupe rouge, corsage blanc, écharpe bleue. Les juges enragèrent et les Alsaciens se firent une pinte de bon sang.

De 1900 à 1913 plus de 22.000 Alsaciens-Lorrains ont reuis volontairement la qualité de Français. En 1912 encore, 1.023 Alsaciens-Lorrains contractaient un engagement volontaire pour la Légion étrangère.

M.

L'ŒUVRE FRANÇAISE
d'une Alsacienne à Strasbourg

Enfin, on peut parler d'elle ! Depuis quatre ans qu'elle a dû fuir Strasbourg pour échapper à la rancune boche et qu'elle vit dans sa France tant aimée et si bien servie, nous nous taisons, nous, ses amis, pour ne pas attirer sur sa demeure la vengeance des oppresseurs. Mais il nous tardait de pouvoir dire ce qu'elle fut et de célébrer pour elle la récompense de son long et passionné patriotisme.

Emma Wust avait seize ans environ en 1870. Elle subit, avec ses parents, le bombardement de Strasbourg; elle vit les Brussiens y entrer en maîtres et le sentiment de la Patrie crût alors en elle avec une vigueur indéfectible. Après l'annexion, ses parents décidèrent de rester à Strasbourg pour y conserver l'esprit français; elle n'eut plus alors qu'une seule pensée : « Que puis-je faire pour la France ? »

Bientôt l'Allemagne instituait l'instruction obligatoire et bannissait le Français aux petites Strasbourgiennes qui n'avaient point le moyen d'avoir des leçons particulières.

Où ? Comment ? ses parents consentirent à prêter une salle de leur maison, plus tard ce fut une maisonnette dans le grand jardin ; une classe dans un grand pensionnat de la ville. Une équipe d'institutrices volontaires se groupa autour de l'initiatrice du projet et l'Ecole qui débuta avec une quinzaine d'élèves en compta bientôt 100, 150, 200. Deux cents petites filles qui venaient après la classe allemande, l'hiver comme l'été, apprendre la belle langue de la patrie perdue que l'on n'avait jamais tant aimée. Ne vinrent pas celles de la ville seulement, mais celles de la campagne demandèrent aussi leur inscription. La difficulté n'était pas d'inscrire les nouvelles, mais de leur trouver des locaux clandestins assez vastes pour les contenir toutes. On fit de son mieux : les classes n'avaient pas lieu toutes au même endroit. D'ailleurs, on ne faisait pas la classe seulement, mais des fêtes aussi, fête de Noël, fête d'été (celle-ci, comme par hasard, tombait toujours le 14 juillet), où l'on jouait des comédies françaises composées par la directrice et toujours animées de l'esprit patriotique. De quel cœur on travaillait, maîtresses et élèves; de quel cœur on aimait la France! Ainsi, seize ans durant, on se joua de l'autorité allemande... Puis un jour, en 1887, un inspecteur vint à passer et l'Ecole fut fermée...

Alors commença pour la fondatrice une cruelle période. Ne plus pouvoir enseigner le Français ! Elle désira violemment quitter cette terre d'Alsace où elle était née pour s'en aller en France, à Paris, où le regard d'un maître dur et cruel ne pèse pas sur toutes vos actions. Ses vieux amis quittaient Strasbourg tour à tour, les fils ne se résignant pas à porter le casque à pointe. Cependant elle resta, car ses amis de France lui criaient : « Restez ; vous partir... vous remplacera ? »

Elle obéit au devoir. Autour d'elle, des patronages, des sociétés amicales groupa ses anciennes élèves. Elle inc le dévouement inlassable, la foi inébranlable au jour de la revanche. Une dizaine d'années passèrent ainsi. Au bout de ce t elle reçut du gouvernement allemand torisation de recommencer des c français dans une union chrétienne elle s'occupait. Ce n'était plus tout à l'Ecole d'autrefois ; elle était obligée cevoir des Allemands. N'importe, elle commença, aidée de ses amies fidèles meurées avec elle sur la terre d'exil Avec Boll, avec Buchez, elle fut l'âme résistance française à Strasbourg. la veille de la déclaration de guerre, on de force prendre le train pour B Elle y a vécu depuis simplement, à l' tantôt dans les villes, collaborant parfois dans des campagnes ardéchoises de guerre, attendant l'heure qui pondra au désir tendu de toute sa vie.

Et cette heure est venue !

Mais il faut qu'une autre heure à laquelle jamais elle n'a songé vienne pour elle celle où le Gouvernement français naître le service obscurément, opiniâtrement rendu près d'un demi-siècle d Pour cette Alsacienne qui, à seize ans fit institutrice volontaire, qui enseigna Français à des générations d'Alsaciens n'est pas trop de la rouge légion d'h sur son corsage noir.

Louise Com

P.-S. — Nous prions tous les amis et inconnus d'Emma Wust de s'unir à pour lui faire obtenir ce qu'elle n'a demandé.

VERS LE SUFFRAGE DES FEMMES

LES ALSACIENNES-LORRAINES seront-elles "citoyennes françaises"

L'idée du vote des femmes progresse Europe et l'Allemagne elle-même va l'adopter, Espérons que les Alsaciennes Lorraines, en redevenant françaises, ne trouveront point ainsi plus attardée le chemin de la liberté que les Allemandes. Un signe heureux a passé cette maine au Parlement français.

Tandis que la Chambre hésite ainsi que nous le disions la semaine nière, le Sénat semble disposé à aller vite : la proposition de loi Louis M dont nous avons publié le compte r dans notre numéro du 5 octobre, d'être prise en considération. Voici le te rendu officiel de la délibération :

M. le président. — L'ordre du jour le la discussion sur la prise en cons tion de la proposition de loi de M. Martin tendant à reconnaître aux le droit de vote.

La commission conclut à la prise considération de la proposition de loi.

La parole est à M. Louis Martin.

M. Louis Martin, rapporteur. — sieurs, la question soulevée par ma sition est extrêmement grave; la so qu'à l'heure présente un certain nom pays l'ont résolue, qu'elle est à l'or jour des préoccupations de plusieurs des nations. A mon sens, le vote d'une blable proposition constitue un pr éminemment nécessaire.

Toutefois, je me borne à demander jourd'hui, que la commission à nom composée de dix-huit membres, où toutes les personnalités qui désireront faire partie puissent apporter le co de leurs lumières sur cette question. bien ! très bien !)

M. le président. — S'il n'y a pas d'o sition, je mets aux voix les conclusi la commission.

(Les conclusions sont adoptées).

M. le président. — La proposition est renvoyée aux bureaux. M. Louis M un demande que la commission nom les bureaux soit composée de membres.

Je consulte le Sénat.

(Le Sénat a adopté).

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

La Compagnie P. L. M. a l'honneur d mer le Public qu'à partir du 8 courant, l mité à 30 kg. par voyageur pour les p supérieurs à 80 kilomètres, quels que les trains empruntés.

Pour les parcours égaux ou inférieurs 80 kilomètres, le poids des bagages sera à 80 kg. par voyageur (30 kg. de franc 50 kg d'excédent.

MAISONS RECOMMANDÉES

LE BOVRIL

Est indispensable dans la Cuisine économise temps, peine et argent. seul employé par toute ménagère cieuse de son bien-être. Fournit un cieux **Potage-Consommé Riche.** Sans cellente. Donne aux plats un goût

Il ajoute à n'importe quel légume leur nutritive d'un morceau de viande premier choix. Reconstituant très gique.

Le **BOVRIL** est de la viande et rien de la viande.

Se renseigner aux Maisons d'Alimentation, ou aux magasins de gros, 27, Réaumur, Paris (2e).

BIERES

BIERE FANTA non alcoolisée

BIERE spéciale pour nourrices

BIERE de TABLE

La Gérante : JANE MIEG

Imp. des Arts, 11, rue Molière, Paris

ECOLE ROY

7, rue Lagrange
PARIS (Ve)

COURS de 8 h. du matin à 10 h. du soir, — Envoi du Programme FRANCO

Inscriptions reçues à toute époque de l'année

STENOGRAPHIE, DACTYLOGRAPHIE COMPTABILITÉ, COMMERCE, LANGUES

Préparation spéciale au Commerce aux Services officiels des Chambres. Examens des Ministères et Administrations, ainsi qu'au Professorat de Sténographie. Cours GRATUITS et cours réitérés. — Cours par Correspondance.

PLACEMENT GRATUIT DES ELEVES

DOUZIEME ANNÉE — N° 481

ABONNEMENTS

FRANCE. . . . Union. 6 fr.
ETRANGER . . . — 8 fr.

LE NUMERO:

FRANCE. . . . . 10 centimes
ETRANGER . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal et par la poste

TÉLÉPHONE : AUTEUIL 17-09

ANNONCES
Agence Parisienne de Publicité
16, Rue Drouot, Paris
TÉL. : GUT. 55-98

L'Apothéose de A

Le dimanche 17, une fête splendide ... la semaine de l'Alsace-Lorraine, la grande semaine inoubliable et fraternelle où tous les Français et toutes les Françaises, enfin sans exception, se sentis vibrer à l'unisson. Toutes les mères parisiennes se sont pavoisé tous les yeux ont brillé à travers les larmes, tous les cœurs ont battu aux mêmes moments solennels.

Les manifestants furent innombrables. Chaque Parisien, chaque Parisienne tenait de près ou de loin à telle ou telle société avait tenu à se faire inscrire pour prendre part au défilé. Aussi ce ne dura-t-il plusieurs heures et ne fut jamais être terminé.

La Française était représentée en de ... endroits du cortège. La direction ... chait en tête, avec l'Union des Grandes Associations françaises ; d'autre part un groupe de rédactrices et d'amies de notre journal avait sa place marquée parmi les sociétés féminines, en avant de la Ligue de l'Enseignement et des sociétés chrétiennes.

Il est une heure, un peu plus peut-être ... quelques membres de notre groupe viennent de loin ; les véhicules sont rares les voyageurs au contraire nombreux ; la circulation est interdite dans un certain rayon autour de la place. Il a fallu fendre la foule déjà amassée autour de l'Arc de Triomphe. Bientôt les grappes d'intrépides se jucheront sur les arbres dépouillés et sur les sacs de terre, dont l'inutilité récente met sur les lèvres des Parisiens de joyeux sourires.

On se reconnait, on se masse derrière le fanion et l'écriteau ; on reçoit les bassards, des insignes ; toutes les autres sociétés agissent de même. Il y a quelques-unes devant nous, il y en a beaucoup derrière. Mais, dans chacune des grandes avenues qui aboutissent à l'Arc de Triomphe, sont groupées aussi des séries de sociétés, et « notre » ne doit se mettre en branle la cinquième ou... Nous sommes la « cinquième » ou la « sixième », et cela a un petit air américain qui n'est pas pour nous déplaire.

Cependant, le temps s'écoule. Il fait froid, des nuages s'amoncellent dans le ciel s'éclaircit ... matin encore, un peu, la neige s'élève, s'il allait neiger ? Sur cette station sacrilège. Neiger le jour de cette fête ? Mais non, il ne neigera pas, il n'a pas neigé... seulement il fait très froid.

Heureusement, voici des avions qui passent si bas qu'instinctivement les têtes se penchent comme si elles ...

Quelques ' opi

Nos lecteurs nous sauront gré de ... présenter à nouveau — ainsi que nous l'annoncions la semaine dernière — quelques preuves frappantes de la résistance de l'esprit de liberté en Alsace-Lorraine. Les plus significatives, les irrécusables, sont les aveux d'impuissance arrachés aux oppresseurs. En voici quelques-uns :

Les femmes alsaciennes ont ... sorte sur leurs maris et sur leurs fils ... bientôt chez eux aussi, la culture allemande a été vaincue et étouffée par une ... culture franco-alsacienne.

(*Gazette de Cologne*, 5 août ...

Le combat que nous avons à soutenir ... derrière le front pour le Deutschtum, ... pour amener à nous les femmes ... Ce sont surtout les femmes alsaciennes qui sont enduites de vernis français. Coûte que coûte, il faut que les filles de la bourgeoisie cessent de ressembler à leurs mères, sans quoi, d'ici longtemps nous n'aurons pas de repos.

(*Strassburger Post*, 13 mai ...

La *Gazette de Lausanne* a publié un ... ordre secret adressé par la direction ... aux postes à Strasbourg, aux différentes ... postaux. Il est de septembre ... Le voici:

« Secret » Septembre 1...

Ainsi que l'on a pu le constater par ... les bataillons de lettres prélevées au hasard ... le contrôle d'armée dans la correspondance ... d'Alsace-Lorraine, le contenu de l'immense ... majorité des lettres (80 0/0) expédiées ... Alsace-Lorraine est peu favorable à la cause ... allemande, quand il n'est pas nettement ... germanophobe. Il est donc nécessaire de surveiller plus étroitement la correspondance des ... Alsaciens-Lorrains, même au risque de ... froisser quelque susceptibilité d'Alsaciens-Lorrains ... pessimistes.

Cet ordre ne doit être, sous aucun prétexte, communiqué à des neutres (ist Neutralen ... mitzuteilen, streng gehein zu halten).

(Direction impériale des postes à Strasbourg.)

Si l'on demandait aujourd'hui à l'Alsace-Lorraine d'opter de nouveau, le résultat serait encore plus défavorable pour l'Allemagne qu'en 1871-1872. Qu'on lise à Mulhouse, *l'Impartial*, à Metz *le Lorrain*, et même à Strasbourg *l'Alsace*, écrite en allemand (le dernier du *Messin*), on y trouvera presque sous le noir des caractères d'imprimerie, distinctement, bien blanc, rouge, des cris de ... indignation français... Qu'on aille dans ... centre des écoles de Haute-Alsace et entende ... comment, on y verra combien l'élément ... demeure sain et combien l'élément allemand ... est factice. Qu'on aille dans les auditoires ... de la Faculté de Strasbourg, et on s'aperçoit que l'œuvre commencée au Lycée ... et les écoles professionnelles s'y parachève ...